

R
JEAN HUMBERT

1
14

SOCRATE

ET LES
PETITS SOCRATIQUES



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

SOCRATE
ET LES PETITS SOCRATIQUES

4158

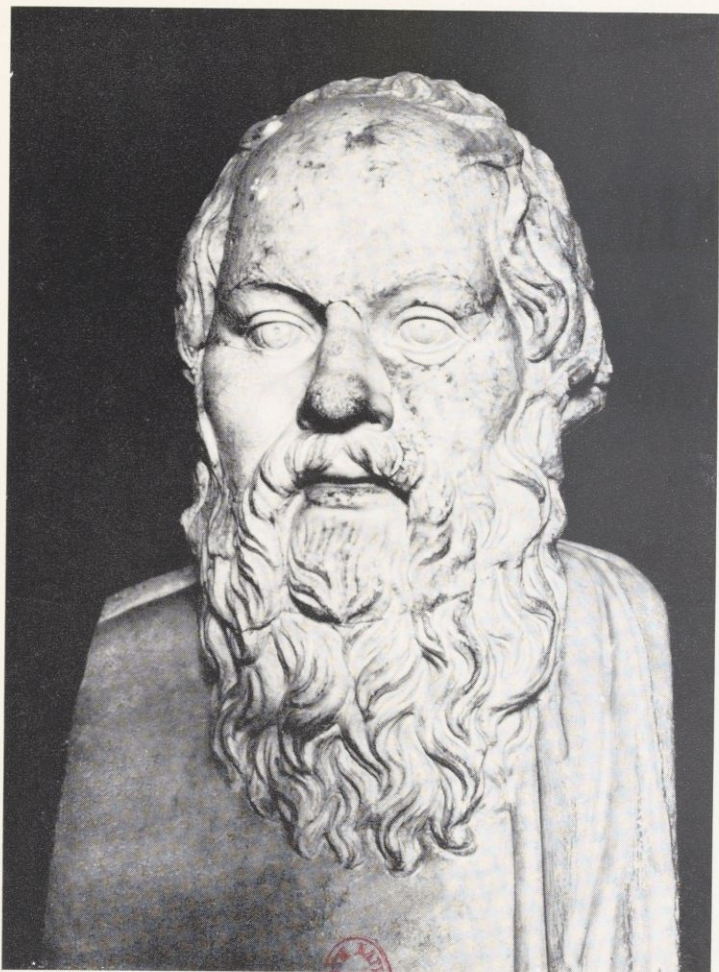
80R

56559

(8)

SOCRATE
BY LES PETITS SOCRATIENS





BUSTE DE SOCRATE
Musée du Louvre (Cl. Giraudon)

LES GRANDS PENSEURS
Collection dirigée par P.-M. SCHUHL

PREMIERE PARTIE
SOCRATES

SOCRATE

ET LES

PETITS SOCRATIQUES

par

JEAN HUMBERT

Professeur à la Sorbonne



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1967

LES GRANDS PENSEURS
Collection dirigée par P.-M. SCHUHL

SOCRATE
ET LE

DÉPOT LÉGAL

1^{re} édition 1^{er} trimestre 1967

TOUS DROITS

de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 1967, *Presses Universitaires de France*



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
105, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1967

PREMIÈRE PARTIE

SOCRATE

POSITION ET MÉTHODE

Il est un problème qu'il semble à la fois évident et sans de
poids que dès qu'on s'est mis à réfléchir sur la question de la
éthique plus d'un siècle (1). On voudrait en dire quelques mots de
différence. Deux notions générales se sont imposées. Les uns
ont considéré comme véritablement l'âme de la morale une forme de
conscience philosophique qui s'est développée en Europe au cours de
les siècles ultérieurs, au point de vue de la morale elle-même, et
« une » morale ; les autres ont cherché à établir une morale de type
dans les enseignements de leur temps, à une époque où l'Europe
et l'Asie — en négligeant l'Asie orientale, naturellement — ont
connu une révolution pour ce qui est de la morale. On a dit que
cette morale qu'on appelle « morale » est une morale nouvelle, et que
l'Europe a l'honneur de l'avoir découverte dans l'enseignement de
Socrate. Le « sage » ou « sage » se dérive de son « sage » ou
« sage » de la question morale.

Les uns ont été peccés se faire un tel Socrate qui, dans la
morale de l'Europe, s'est fait qu'expliquer le « sage » de la morale.
On a dit quelquefois que, dans les premiers siècles de l'Europe, on
avait « moralisé », Platon a été vu comme un sage et un sage
le maître Socrate, et à peine à dire que ce sage est « sage » et
en tendant, même à son tour, à vouloir donner une morale
morale, même à son tour, à vouloir donner une morale
morale. De plus il semble bien que Platon ait
plus que les autres moralistes, et à son tour, à vouloir donner une morale

(1) Mais beaucoup de temps, pour l'histoire de la morale, on a vu que
dans de V. de Montaigne-Vivante (la morale de Socrate) et dans la morale
et le Socrate de Platon, Paris, 1921, on peut voir ce que l'on appelle
(Réimpression).

(2) *Journal de Philosophie*, t. 12, chap. 2, p. 122-23, et chap. 2, p. 122-23.

PREMIÈRE PARTIE

SOCRATE

LEGAL FORM
1907
STANDARD
de l'Université de
payé
© 1907,



CHAPITRE PREMIER

LE PROBLÈME DE SOCRATE

POSITION ET MÉTHODE

S'il est un problème qu'il semble à la fois téméraire et vain de poser une fois de plus, c'est bien celui qui fait l'objet de ce livre. Depuis plus d'un siècle (1), les positions les plus diverses ont été défendues. Deux attitudes générales se sont affrontées. Les uns ont considéré comme privilégiée l'une des sources qui nous font connaître le philosophe qui n'a point écrit et, frappant de suspicion les autres témoignages, ont voulu, sur cette seule base, restituer le « vrai » Socrate ; les autres ont essayé d'établir une sorte de moyenne entre les témoignages de nos deux garants principaux — Xénophon et Platon — en négligeant d'autres sources, considérées par eux comme secondaires parce qu'en fait elles sont très fragmentaires, et aussi parce qu'elles concordent mal avec leur restitution. Il faut toujours avoir à l'esprit les pages malicieuses dans lesquelles Mgr Diès (2) montrait la critique « au rouet » et décrivait avec esprit tous les « retours » de la question socratique.

Les uns ont cru pouvoir se fonder sur le seul Platon qui, dans sa longue vie, n'aurait fait qu'explicitement la « doctrine » de Socrate : si l'on admet volontiers que, dans ses premiers dialogues appelés justement « socratiques », Platon a pu vouloir donner une idée de ce qu'était le maître disparu, on a peine à croire que ce puissant esprit n'ait pas eu tendance, même à son insu, à entraîner Socrate vers les sommets auxquels aspirait sa pensée. De plus il semble bien que Platon, pas plus que les autres Socratiques, n'a eu pour objet principal de nous

(1) Nous renvoyons le lecteur, pour l'historique de ces positions si variées, à la thèse de V. de MAGALHÃES-VILHENA (*Le problème de Socrate : le Socrate historique et le Socrate de Platon*, Paris, 1952), en particulier au chap. I de la première partie (*Rétrospective*).

(2) *Autour de Platon*, t. II, chap. 2, p. 158 sq. et chap. 4, p. 211 sq., Paris, 1927.

laisser de Socrate un portrait aussi fidèle que possible : les « propos socratiques » (Σωκρατικοὶ λόγοι) constituent également pour lui un genre littéraire qui jouit de la plus grande liberté. D'autres au contraire, continuant en cela la position des hommes du XVIII^e siècle, ont misé sur Xénophon : esprit conformiste et dont les limites sont vite atteintes, Xénophon devait être l'honnête témoin ; mais, si l'on se fonde exclusivement sur lui, Socrate est d'une médiocrité inconciliable avec l'extraordinaire ascendant que le maître exerça sur tant d'esprits divers. Par ailleurs, il n'a connu Socrate qu'assez tard, et pour peu de temps ; dans ses *Mémoires* il semble puiser bien plus dans l'abondante littérature socratique que dans ses propres souvenirs ; enfin le goût de cet auteur pour le « récit romancé », qui s'étale dans sa *Cyropédie*, est tout le contraire d'une garantie de vérité. D'autres encore ont espéré trouver dans Aristote le témoin entièrement digne de foi. On a même cru découvrir un critère matériel permettant de distinguer nettement le Socrate historique du Socrate de Platon ; mais ce qu'on a appelé le « canon de Fitzgerald » (1) est loin d'être infaillible. D'ailleurs Aristote ne semble pas avoir eu le moindre souci d'évoquer pour elle-même la personnalité de Socrate, qu'il n'a connue qu'à travers l'œuvre de Platon. Enfin il s'est trouvé des auteurs pour chercher à saisir les traits authentiques du philosophe derrière la bouffonne caricature des *Nuées* : si nous sommes convaincu que, du fait même de sa date (423), le témoignage d'Aristophane est d'un grand prix, il va de soi que l'extraordinaire liberté accordée à la comédie ancienne peut avoir déformé Socrate au point de le rendre méconnaissable.

La solution apparemment la plus facile du problème est de ne retenir qu'un seul garant — surtout quand ce garant s'appelle Platon ; l'utilisation conjointe de Platon et de Xénophon aboutit fatalement à deux images si différentes de Socrate qu'on ne sait comment les concilier. Mais il faut poser une question de principe : avons-nous le droit de laisser de côté des témoignages qui nous choquent ou qui nous gênent ? Avons-nous le droit de considérer comme négligeables les indications qu'on peut tirer d'Aristophane ? Il y a plus : avons-nous le droit de négliger les autres Socratiques qui, eux aussi, ont pensé en toute bonne foi continuer le maître disparu ? Avons-nous

(1) Présence de l'article *ὁ* devant le nom de Socrate quand il s'agit du Socrate platonicien, absence quand l'auteur a en vue le Socrate de l'histoire.

le droit, parce qu'un hasard funeste ne nous a laissé de leurs œuvres que de pitoyables débris, de faire comme si un Antisthène et un Aristippe n'avaient jamais existé ? Nous ne le croyons pas ; mais nous avons aussi le sentiment que nous compliquons encore une tâche difficile : il est assurément plus facile de taxer de « déviationnisme » — mais par rapport à quelle doctrine ? — ces « petits Socratiques » que de chercher à retrouver, dans le cynique ou dans l'hédoniste, l'impulsion première qui leur vint de Socrate.

Faut-il suivre les tendances d'un des plus récents exégètes du socratisme, M. Gigon (1), qui condamne tout espoir d'atteindre, à travers ces divers témoignages, l'homme que fut Socrate ? D'après lui, les auteurs auraient exécuté sur le thème socratique toutes les variations dont le genre était susceptible. Quand on voit à quelle critique dissolvante (pp. 89 sq.) M. Gigon soumet l'un des rares faits assurés que nous possédions sur Socrate, c'est-à-dire l'acte d'accusation de 399, on éprouve une sorte de tentation du désespoir ou, si l'on veut, une coupable « misologie » (2). L'agnosticisme de M. Gigon laisse entière une question qu'il nous est impossible de ne pas nous poser : si Socrate tel qu'il fut se dissimule à jamais pour nous derrière le capricieux entrelacs de développements littéraires qui lui constituent une sorte de légende, faudra-t-il renoncer à comprendre comment ce petit bourgeois de la fin du ve siècle a pu exercer une telle influence sur tant d'esprits ? Je ne le crois pas. Assurément, nous savons bien que nous ne pouvons pas parler de documents et que nous ne pouvons prétendre atteindre le Socrate historique que derrière les images variées, contradictoires, que Socrate a représentées pour ses disciples comme pour ses adversaires. En conclusion de son étude sur *Socrate et la légende platonicienne* (3), M. de Magalhães-Vilhena disait que, si le Socrate platonicien n'était pas le Socrate de l'histoire, il était du moins le portrait le plus compréhensif et le plus convaincant qui reste entre nos mains ; « chercher à connaître le Socrate historique, c'est en somme interpréter ce mythe qu'est le Socrate platonicien, fausse image à coup sûr, parce qu'image, mais toutefois image de vérité ». Même en opérant sur cette matière fuyante, nous pouvons, à condition de faire l'effort nécessaire, *mais sans rien laisser tomber de*

(1) O. GIGON, *Sokrates : sein Bild in Dichtung und Geschichte*, 1947.

(2) PLAT., *Phéd.*, 89 D.

(3) V. de MAGALHÃES-VILHENA, *Socrate et la légende platonicienne*.

toutes ces légendes, tenter de restituer le foyer dont sont partis tant de rayons divergents, et sans lesquels la philosophie moderne ne serait pas même concevable.

Une fois posé le principe de l'utilisation de tous les Socratiques et aussi d'Aristophane, l'adversaire sur lequel Platon, dans l'*Apologie* (1), fait explicitement retomber une lourde part de responsabilité dans les « calomnies » qui ont entraîné la condamnation du philosophe, il convient de préciser sous quelles conditions et dans quelles limites nous pouvons espérer de témoignages si différents, et parfois si contraires, quelques lumières au sujet de Socrate.

Platon, en premier lieu. Nous devons, on le sait, à la piété des disciples de Platon et à la longue survie de l'Académie, la chance unique d'avoir conservé l'œuvre entier du philosophe : en suivant une chronologie toute relative entre les dialogues, mais sur laquelle cependant l'accord a fini à peu près par se faire, nous assistons à l'ample développement de la pensée platonicienne pendant une quarantaine d'années. Or, sauf dans les *Lois*, ouvrage de son extrême vieillesse, Platon n'a jamais cessé de prendre Socrate comme meneur de jeu, même quand il développe ses théories les plus personnelles, dont on chercherait vainement les traces dans les dialogues « socratiques » de sa jeunesse. Platon sans doute aurait été fort étonné de la question que nous nous posons : il devait penser que ses doctrines, même quand il les sentait les plus personnelles, prolongeaient et complétaient ce qu'avait pensé Socrate, à la façon d'un fils qui continue les hérédités paternelles — ce qui d'ailleurs n'exclut ni des différences profondes ni même des oppositions. Assurément on peut supposer que, même dans ses premiers dialogues, Platon était déjà lui-même et avait comme des lueurs de ce qui devait plus tard être sa propre doctrine : mais il est prudent, je pense, de poser en principe qu'à partir du moment où se dessinent nettement dans l'œuvre de Platon la théorie des Formes et celle de la « réminiscence » qui lui est étroitement liée, Socrate risque de ne plus être pour Platon que le porte-parole de sa propre pensée : il en résulte que, du moins en ce qui concerne la doctrine de Socrate — si tant est qu'il ait eu une doctrine — on ne peut plus tirer argument de dialogues postérieurs au *Ménon* (387) ; au contraire, quand il s'agit de l'évocation person-

(1) PLAT., *Ap.*, 19 B-C.

nelle de l'homme que fut Socrate, ou du « soin des âmes » qui fut la préoccupation constante de la majeure partie de sa vie, on peut utiliser ce que nous donne Platon *quelle que soit la date probable du dialogue* : ainsi le fameux portrait, à la fois physique et moral, qu'Alcibiade fait du philosophe dans le *Banquet* doit être considéré comme valable, tandis que les idées mises dans la bouche de Socrate sont propres à Platon ; nous pensons de même que le *Théétète* (qui peut être postérieur à 369) nous autorise, en dépit de sa date, à attribuer à Socrate lui-même la parabole de la maïeutique (1) (cf. ci-dessous, p. 90).

L'utilisation des *Mémoires* de Xénophon et celle de l'*Apologie de Socrate* qui est attribuée à cet auteur présente des difficultés d'un autre genre. Ce n'est certes pas à son sujet que l'on peut craindre, comme pour Platon, qu'il ait modifié la pensée de Socrate pour lui prêter ses propres idées : il est certain que Xénophon n'était pas apte par son esprit à saisir dans sa profondeur l'originalité d'un maître qu'il n'a de plus fréquenté que peu de temps ; il semble que c'est tard dans sa vie aventureuse qu'il a écrit ces deux ouvrages, quand toute une littérature socratique s'était formée. Le goût qu'il montre ailleurs pour le romanesque doit nous inciter à la prudence ; mais son témoignage est précieux — même s'il est indirect — dans la mesure où il nous renseigne sur certains aspects familiers, quotidiens pourrait-on dire, de l'activité morale de Socrate, qui n'ont guère retenu l'attention de Platon, occupé à de plus grands problèmes.

Je crois qu'on ne saurait trop insister sur le prix que doit avoir à nos yeux le témoignage d'Aristophane, qui choque au premier abord. Une fois faite leur part à la bouffonnerie et au grossissement comiques, on peut penser que cette énorme charge accentue les traits d'un Socrate qui a réellement existé. Assurément le cocasse système du monde qu'Aristophane prête à Socrate fait penser, on l'a remarqué, aux théories de Diogène d'Apollonie ; mais Socrate n'a pas toujours été le philosophe tel que l'ont connu, à la fin de sa vie, ceux que nous appelons les Socratiques. Nous savons, par Platon (2) lui-même, que dans sa jeunesse, Socrate s'est intéressé avec passion « à ce genre de savoir auquel on donne le nom d'*Enquête sur la nature* » ; dans le même passage il nous est parlé de ses recherches dans le domaine

(1) PLAT., *Théét.*, 149 sq.

(2) PLAT., *Phéd.*, 96 A : ὡς ἐπεθύμησα ταύτης τῆς σοφίας ἣν δὴ καλοῦσι περὶ φύσεως ἱστορίαν.

des sciences naturelles (dont la fameuse mensuration du saut de la puce (1), en prenant pour unité le pied de l'insecte, nous garde l'image transposée dans le domaine du comique). Que de telles activités aient rendu Socrate suspect d'athéisme se comprend assez bien : il a dû dans une période de sa vie chercher une explication naturelle de l'univers, et a cru un moment la trouver chez Anaxagore (2) qui, on le sait, n'échappa à une accusation d'impiété que grâce à l'intervention personnelle de Périclès. Quant au grief de soutenir le discours injuste (*ἄδικος λόγος*), il se comprend, sinon se justifie, quand on pense à ce curieux recueil d'antinomies, intitulé : *Les doubles discours* (3) (*Δισσοὶ λόγοι*), qui doit être de peu antérieur à la condamnation de Socrate. Il est probable que ces quelques pages, écrites dans un dialecte de couleur dorienne, se rattachent à l'école de Mégare, dans laquelle l'éristique était en grand honneur ; mais ne sont-elles pas assez proches des méthodes de discussion que Socrate pouvait, au temps des *Nuées*, appliquer à des questions de « physique » ? A un autre point de vue, le « pensoir » (*φροντιστήριον*) des *Nuées* (4) semble cerner la réalité d'un trait caricatural quand il dépeint ce petit univers clos que constitue Socrate avec ses familiers. S'il est vrai que l'influence de Socrate s'est exercée sur ceux qui sont si souvent appelés, non ses disciples, mais « ceux qui sont avec lui » (*συνόντες*), partageant avec lui la « vie socratique » (*Σωκρατικὸς βίος*), cela n'a guère pu se faire, du moins pendant longtemps, que dans une intimité qui savait se défendre contre le dehors : les choses ont dû changer quand Socrate, converti à l'intériorité, a pris le sentiment du caractère universel de la mission dont il se sentait investi par le Dieu. On voit par le *Gorgias* que Calliclès ne se représente pas autrement la vie ordinaire du philosophe et qu'il reproche personnellement à Socrate de se désintéresser de l'action publique pour « rester plongé sa vie durant à bavarder dans un coin avec trois ou quatre gamins (5) ». Il y a bien des chances pour que le premier Socrate ait été plus proche, par certains côtés, du Socrate des *Nuées* que du philosophe que, chacun selon son optique particulière, nous font connaître les familiers de sa vieillesse.

(1) AR., *Nuées*, 144.

(2) PLAT., *Phéd.*, 97 C.

(3) Voir DIELS, *Vorsokratiker*, s. v. *Διαλέξεις* et J. TAYLOR, *Varia Socratica*, pp. 91 sq.

(4) AR., *Nuées*, 94, 128, etc.

(5) PLAT., *Gorg.*, 485 D : καταδεδυκότι δὲ τὸν λοιπὸν βίον βιῶναι μετὰ μειρακίων ἐν γωνίᾳ τριῶν ἢ τεττάρων ψιθυρίζοντα.

Nous avons subi un dommage qui ne saurait être évalué du fait que nous ne connaissons d'Eschine le Socratique, d'Antisthène et d'Aristippe, pour ne citer que les plus importants, que quelques pitoyables fragments, à peine utilisables. Diogène Laërce nous cite bien les titres de leurs œuvres, sur l'authenticité desquelles les Anciens n'étaient pas toujours d'accord ; malheureusement nous ne pouvons deviner que bien peu de chose sur leur contenu.

Eschine de Sphettos passait pour l'auteur de sept dialogues qui portaient « l'empreinte de l'esprit socratique » à ce point que certains prétendaient qu'il n'avait fait que publier sous son nom, d'accord avec Xanthippe, les œuvres de Socrate restées inédites au moment de sa mort (1) : cette anecdote invraisemblable ne s'explique que par le sentiment qu'Eschine fut, parmi les familiers du Maître, celui qui l'a connu le plus intimement. Il ne semble pas avoir fait à proprement parler figure de philosophe, ni proposé une doctrine qui lui fût propre : nous devons d'autant plus regretter la perte de ses dialogues qu'ils nous auraient sans doute apporté ingénument bien des renseignements sur la personne de Socrate.

Tard venu de la sophistique à la philosophie, Antisthène était de dix-huit ans l'aîné de Platon : étant donné son âge, il est probable qu'il a connu un Socrate assez différent des autres Socratiques. Pour ce tempérament fougueux la rencontre de Socrate fut une révélation : il se mit, dit-on, à l'école de Socrate avec ses propres élèves et chaque jour parcourait les quarante stades séparant d'Athènes le Pirée (2). Le fondateur du cynisme dut être particulièrement sensible, dans la personne de Socrate, à sa force morale (*καρτερία*) et à son autonomie (*αὐτάρκεια*). Ce professeur d'énergie, qui prit pour les patrons de son école Héraclès et Cyrus, ne semble pas avoir été l'anti-intellectualiste brutal que l'on voit parfois en lui. Celui que Timon le Sillographe (3) appelait « le bavard aux multiples productions » était en tout cas l'auteur de dix tomes d'œuvres portant sur les sujets les plus variés (littérature et grammaire, pamphlets, sciences de la nature, logique, et beaucoup de morale, surtout de morale politique). On a toutes les raisons de penser que, d'une façon bien différente d'Eschine, mais non moins importante, cette œuvre si considérable avait conservé bien des traits de l'homme que son auteur avait admiré et suivi avec

(1) D. L., II, 60, p. 190 (éd. R. D. Hicks, constamment utilisée dans ce livre).

(2) D. L., VI, 1.

(3) D. L., VI, 19.

tant de passion. Brave comme Socrate, endurant comme lui et se contentant de peu, cet esprit peu conformiste ordonnait le plus important de son activité vers un inlassable perfectionnement moral ; il continuait sur bien des points l'attitude personnelle de Socrate, et se dressait contre Platon, dont il poursuivait de ses sarcasmes l'orgueil intellectuel (τῦφος). Il est évident que ce tempérament puissant a prolongé dans des sens nouveaux l'impulsion socratique ; mais on a tout lieu de penser qu'il est resté, non moins que Platon, « pénétré du souvenir et de l'exemple de la « vie socratique ».

L'énergique fondateur de l'école cynique avait de bonnes raisons de se poser en continuateur authentique de Socrate : mais Aristippe de Cyrène se réclamait tout autant du maître commun. Or, peut-on imaginer un contraste plus complet que celui du volontarisme tendu d'Antisthène en face de l'hédonisme souriant d'Aristippe ? Tandis que l'on attribuait communément au premier la formule : « J'aime mieux devenir fou qu'éprouver du plaisir » (1), les contemporains du second se scandalisaient de sa vie voluptueuse, en particulier de sa longue liaison avec la fameuse courtisane Laïs de Corinthe. Cependant ces deux directions opposées ont un point de départ commun : Aristippe, comme Antisthène, a dû être frappé par l'*autarcie* (αὐτάρκεια) de Socrate ; mais Aristippe gauchit l'eudémonisme socratique dans le sens du plaisir, celui du moment qui passe, qu'il considérait comme le seul utile. C'est un jeu trop facile que de dénoncer la médiocrité morale de ce système : parfaitement adapté à toutes les situations, portant avec une aisance égale de vieux vêtements ou une robe de fête, Aristippe, qui gardait toujours dans le plaisir le contrôle de lui-même, semble avoir été un homme de bonne compagnie, soucieux de l'art de vivre : si l'utilitaire Xénophon ne cache pas son hostilité à l'égard d'Aristippe, l'austère Platon, qui pourtant blâmait en lui ses goûts de luxe (2), semble l'avoir toujours ménagé (3).

(1) D. L., VI, 3 : μακρίην μᾶλλον ἢ ἡσθερίην.

(2) D. L., II, 69.

(3) L'absence d'Aristippe lors des derniers moments de Socrate, dans laquelle Diogène Laërce (III, 36) voit un signe de mauvaise intelligence entre Platon et Aristippe, n'a probablement pas cette signification : elle est notée par Platon (*Phéd.*, 59 C) en même temps que celle de Cléombrote d'Ambracie, qui devait un jour se donner la mort après avoir relu le *Phédon*. D'ailleurs Platon ne fait aucune difficulté pour citer parmi les présents son adversaire notoire, Antisthène, et Eschine, qu'il n'aimait guère. On remarquera aussi que le *Philèbe*, dirigé contre les théories hédonistes, ne contient aucune attaque ni même aucune allusion personnelle contre Aristippe (cf. ci-dessous, p. 263).

La position fondamentale d'Aristippe, que la loi de l'être vivant est de rechercher le « choc léger », qui est le plaisir, et d'éviter le « choc rude », qui est la souffrance, est fondée sur les réactions permanentes de la nature humaine, au même titre que l'eudémonisme. Cet homme aux dehors si légers était profondément attaché à Socrate auquel il avait, selon Sotion et Panaitios cités par Diogène Laërce (1), consacré tout un ouvrage ; et il répondit à quelqu'un qui lui demandait comment Socrate était mort : « Comme moi je souhaiterais de mourir. » La verdeur de certains propos qui lui sont prêtés ne doit pas plus nous surprendre que, au début du *Charmide* (2), ceux de Socrate avouant franchement le trouble physique qu'il ressent à la vue du jeune homme, ou encore, dans les *Mémorables* (3), sa conversation avec la courtisane Théodote qu'il conseille (ou feint de conseiller) dans l'art d'attirer dans ses filets le plus grand nombre possible d'amants. Par ailleurs, cet homme qu'on aurait tendance à se représenter comme vivant au jour le jour une vie de bohème, eut fort bourgeoisement une fille, Arété, dont il fit la confidente de sa pensée et qui devait à son tour former son propre fils, Aristippe le Jeune, dont les idées personnelles ont été souvent attribuées par la tradition à son grand-père (cf. ci-dessous, p. 251 sqq.).

Si l'on veut tenir compte de toutes ces directions divergentes on sera, je crois, amené à penser que l'homme sans lequel ces positions doctrinales si différentes n'auraient pas été ce qu'elles furent n'a pas été à proprement parler un philosophe, c'est-à-dire quelqu'un qui apporte une vue systématique des choses. Socrate peut être considéré comme une sorte de charnière : en un sens, il est le dernier des Sages et, de l'autre, par sa découverte de l'intériorité, il ouvre la voie à toutes les doctrines philosophiques au sens moderne du terme. Faut-il s'étonner après cela qu'il n'ait point écrit ? L'œuvre de Socrate, c'était son inlassable enquête sur les âmes dans le sens de leur intériorité ; le sûr instrument dont il usait, la dialectique, acheminait à la vérité, mais excluait à ses yeux des conclusions, qui n'auraient jamais été que provisoires. Or la dialectique, comme son nom l'indique, est liée à la parole, dont l'écrit ne peut jamais donner qu'une image

(1) D. L., II, 85.

(2) PLAT., *Charm.*, 155 D.

(3) XÉN., *Mém.*, III, XI.

affaiblie : elle suppose au moins un interlocuteur, dont on obtient l'assentiment personnel par paliers dans un subtil enchaînement de questions et de réponses ; et si Platon, lui-même auteur de tant d'ouvrages, a toujours conservé une sorte de méfiance pour l'écrit « qui ne se défend pas lui-même » (1), c'est sans doute en lui un héritage de Socrate, qui fut parfaitement d'accord avec lui-même en n'écrivant pas. H. Maier (2) a pu dire justement de la méthode de Socrate que c'était une « question définitoire » : c'est pour cela que les dialogues « socratiques » de Platon donnent, quand ils se terminent, l'impression de l'inachevé. Dans le cours du dialogue, on a progressé lentement, mais constamment vers une plus grande clarté ; il n'est pas question cependant d'aboutir à une conclusion dogmatique, qui fermerait une enquête qu'il faut pousser toujours plus loin. Un tel dialogue n'« aboutit » pas plus qu'il ne vise à dégager des concepts, comme le disait Aristote pensant plus à lui-même qu'à Socrate : c'est d'ailleurs ce qui donne la trompeuse impression d'une *aporie* et d'un échec.

Un effort inlassable pour mettre, en se servant de l'outil dialectique, la plus grande clarté et la plus grande harmonie dans les âmes, telle fut l'œuvre de Socrate à partir du moment où, abandonnant la connaissance physique du monde, il a tout ordonné autour de l'intériorité. Socrate n'était pas illogique avec lui-même quand il proclamait son inscience en même temps qu'il croyait absolument à l'efficacité de sa méthode et à la valeur indiscutable des résultats (pas toujours positifs) auxquels elle lui permettait, au moins provisoirement, d'aboutir. Sous la forme courtoise de *ἑίρωνεία*, intimement liée à la démarche dialectique (cf. plus bas, p. 85), Socrate avait la conviction de parvenir, sans heurter son interlocuteur, à des notions claires sur lesquelles l'accord devait se faire avec lui aussi total que s'il se fût agi d'une discussion portant sur des nombres. Ainsi, toutes les valeurs morales étaient soumises par lui à une constante « épreuve » : le mot grec *ἔλεγχος* est d'ailleurs plus riche de significations que sa traduction française ne le comporte.

Le plus grand devoir de l'homme étant pour lui de « prendre soin

(1) PLAT., *Phèdre*, 276 C : « Ainsi, tu vois, ce n'est pas pour de bon qu'il (= l'homme qui possède la science du juste) ira écrire sur de l'eau au moyen d'encre, usant d'un roseau pour ensemercer avec des discours, qui ne sont pas seulement impuissants à se porter assistance à eux-mêmes par la parole, mais impuissants aussi à enseigner convenablement la vérité. »

(2) H. MAIER, *Sokrates*, p. 290.

de son âme », il fallait nécessairement s'employer par tous les moyens à créer en elle la clarté : c'est ce qu'a fait Socrate, non seulement dans le cercle de ses intimes, mais encore, du moins dans ses dernières années, au hasard de ses rencontres. Cette « épreuve » rationnelle, à laquelle Socrate a soumis toutes les choses de l'âme, permet de mieux comprendre son grand principe que « personne ne commet de faute morale volontairement » (1). Il est trop facile d'objecter à ce principe, comme on n'a pas manqué de le faire, que Socrate, en le formulant, n'avait pas tenu compte des forces obscures qui interviennent dans nos actions sans que nous en ayons conscience. Socrate n'était pas assez naïf pour méconnaître que les tendances les plus violentes de l'âme, les passions en particulier, peuvent peser sur notre comportement moral. Son propos était de poser que, si l'on possède une vue claire de l'objet moral, on ne peut aller que dans le sens du bien inséparable du bonheur et de l'utile. De même qu'on peut se tromper de route malgré tout son désir de s'engager dans la bonne, de même la faute morale, tout aussi involontaire, tient à ce que l'on n'a pas reconnu par le moyen de la raison quelle route était la bonne.

Si inlassablement, Socrate a soumis à l'épreuve de la raison le domaine entier de l'âme humaine, il y aurait, je crois, erreur grave à voir en lui un rationaliste, c'est-à-dire un esprit qui fonde sur la seule raison une vue systématique de l'univers. Cet Athénien qui appliquait à toutes les âmes la pierre de touche de la raison se sentait en même temps investi d'une mission divine (2). C'est sans doute là le plus violent de ces contrastes qui font la « déconcertante » originalité de Socrate — ces contrastes qu'il résolvait en unité, comme l'harmonie peut résulter de l'accord de deux sons différents. Il se sentait aiguillonné vers sa mission par le dieu de Delphes ; mais, dans un sens négatif, il connaissait aussi ce frein spirituel qu'il nommait de façon peut-être volontairement imprécise le « signe divin » (τὸ δαιμόνιον). En tout cas, il faut bien se représenter que, pour Socrate, la méthode rationnelle de la dialectique, la mission de Dieu qui l'envoyait vers les âmes, les avertissements, intermittents et généralement négatifs, du « signe divin » n'étaient à ses yeux que les aspects différents d'une

(1) οὐδείς ἐκὼν ἀμαρτάνει.

(2) PLAT., *Ap.*, 23 C : « Je suis dans la plus grande pauvreté parce que je suis au service du dieu » (διὰ τὴν τοῦ θεοῦ λατρείαν).

même vérité. Il est probable que, dans le domaine de la piété, Socrate s'est livré à un travail d'éclaircissement et d'approfondissement dont les dévôts d'Athènes — des hommes contre Euthyphron — ont dû naturellement prendre ombrage : mais il n'en restait pas moins attaché lui-même aux dieux de la cité. A la différence des « physiciens » ioniens, qui proposaient de l'univers un système uniquement rationnel, Socrate le dialecticien se sentait en même temps investi par le Dieu d'une sorte de ministère. L'athéisme — réel ou supposé — des philosophes naturalistes est quelque chose de simple : au contraire, l'examen de la raison s'appliquant, sans vouloir les jeter à bas, à un ensemble de croyances d'autant plus touffu qu'il n'avait jamais connu la codification des dogmes, c'était encore une antinomie que Socrate avait à surmonter, et qu'il surmontait sans doute aussi allégrement que les autres antinomies qu'il portait naturellement en lui.

Il n'est pas facile non plus, pour des raisons semblables, de porter un jugement sur l'attitude politique de Socrate. On ne peut nier qu'il portait atteinte à l'un des principes de la démocratie en soulignant l'absurdité qu'il y avait à désigner des magistrats « au moyen d'une fève » (1) ; il était notoire de son temps qu'il prêtait un vif intérêt aux institutions doriennes, en particulier à celles de Sparte et de la Crète (2) ; souvent lui sont attribués sur ceux qui composent l'Assemblée du peuple des propos dépourvus d'indulgence (3). Mais faut-il pour cela voir en lui un adversaire acharné du Démos athénien ? Doit-on donner raison à Polycratès qui, dans son pamphlet posthume contre Socrate, accusait celui-ci d'« inspirer à ses intimes le mépris des lois établies », ou encore « d'exciter les jeunes à mépriser le régime établi et à être des hommes de violence » ? (4). C'est par exemple ce que fait M. de Magalhães-Vilhena quand il considère en Socrate « le leader intellectuel incontesté et incontestable de la réaction aristocratique au moment aigu de la démocratie triomphante, celui qui fut son héraut au début du dernier sursaut de grande allure de l'aristocratie athénienne chancelante » (5) : il remercie d'ailleurs Polycratès d'avoir, comme nous dirions, « déchiré l'image d'Épinal ». Il est

(1) XÉN., *Mém.*, I, II, 9.

(2) PLAT., *Criton*, 52 E.

(3) XÉN., *Mém.*, III, VI, 6.

(4) XÉN., *Mém.*, I, II, 9.

(5) V. de MAGALHÃES, *Socrate et la légende platonicienne*, p. 222.

bien simple de faire de Socrate un *μισόδημος* forcené, du type de Critias, sous prétexte que celui-ci l'avait fréquenté. On oublie que Chéréphon, le disciple de vieille date, la « chauve-souris » des *Nuées*, fut un démocrate militant, qui « revint » de Phylé avec Thrasybule pour renverser les Trente (1). On peut dire que c'était le mépris du peuple et de ses passions aveugles qui avait incité Socrate à se dresser contre la volonté populaire, lorsque l'Assemblée voulut condamner à mort en bloc les stratèges des Arginuses (2) ; mais il est peu vraisemblable que Socrate ait poussé la passion politique jusqu'à risquer sa vie et que cet ennemi du régime n'ait pas voulu transiger sur les exigences de la législation existante. Par ailleurs, on ne comprend plus que, sous les Trente, il se soit, également au péril de sa vie, refusé de participer à l'arrestation de Léon de Salamine (3) : celui-ci n'aurait dû être, à ses yeux, qu'un adversaire à abattre.

Que penser également du conseil d'ami que lui donnent Critias et Chariclès de renoncer à ses spéculations sur le juste et l'injuste, et plus encore, à la parabole des mauvais bergers, par crainte de diminuer encore d'une tête l'effectif du troupeau (4) ? Injustement condamné, il aurait pu en appeler à une Justice abstraite et, en fait, se dérober par un exil volontaire à l'exécution de la sentence régulière qui l'avait frappé, opposer une Loi non écrite à la législation athénienne pour réduire celle-ci à néant : il ne l'a pas fait.

On sait que, dans ces dernières circonstances comme dans sa vie antérieure, Socrate ne s'est pas départi d'une obéissance inconditionnelle aux lois et aux prescriptions de sa cité. La fameuse prosopopée des *Lois* dans le *Criton* est une magnifique orchestration que Platon a sans doute imaginée : mais elle ne fait que mettre en pleine lumière le profond attachement que Socrate ne ressentait pas moins pour la législation de la cité que pour ses dieux. Tandis que les « physiciens » ou les philosophes d'Ionie, tandis que les grands sophistes sont d'éternels voyageurs et souvent en rupture avec leur cité d'origine, Socrate est athénien. Comme l'a très justement montré M. Tovar (5), Socrate est profondément enraciné dans la terre de sa ville natale, qui constitue tout son univers. Socrate a pu élever de graves critiques

(1) PLAT., *Ap.*, 21 A.

(2) PLAT., *ibid.*, 32 B.

(3) PLAT., *ibid.*, 32 C.

(4) XÉN., *Mém.*, I, II, 37.

(5) A. TOVAR, *Socrate, sa vie et son temps* ; *passim* et particulièrement chap. V et VI.

contre les institutions de sa cité : mais il n'a pas été l'adversaire politique d'un régime qu'il a espéré voir se réformer d'une façon qui fût plus de place à la justice et à la compétence. Des disciples directs (1) de Socrate se proclameront « citoyens du monde » : mais Socrate lui-même a été rien moins que « cosmopolite ».

Aussi bien sa morale surmonte dans une unité qui lui est propre deux tendances d'ordinaire opposées : le souci d'un Bien (qui est en même temps le Vrai et le Beau) et d'autre part celui de l'Utile. Peut-être serions-nous tentés, à ne considérer que le Socrate des dialogues de Platon, de réduire la place de l'Utile à l'avantage du Bien : mais les autres Socratiques sont là pour nous rappeler, par leur témoignage direct ou indirect, que Socrate, suivant en cela des tendances qui sont comme inscrites dans la langue (2), n'a jamais perdu de vue l'aspect d'utilité d'une morale fondée en raison.

Dans l'éloge qu'Alcibiade fait de Socrate dans le *Banquet* (3), il y a une expression qui nous montre combien ses familiers eux-mêmes éprouvaient de peine à définir cet homme sans pareil qui conciliait en lui tant de contraires : il dit qu'il n'est pas facile, avec une nature aussi *déconcertante* que celle de Socrate, de dénombrer toutes les tendances qu'elle comporte. Le portrait fameux qu'il trace du maître avec la liberté d'une légère ivresse est tout en contrastes. Socrate est le grossier Silène (4) qui cache dans sa gaine de bois mal équarric une foule d'images divines : mais il n'y avait pas que l'extérieur de Socrate qui semblât un démenti à la noblesse de son âme. Aussi capable d'abstinence que de boire plus qu'un autre, sensible à la beauté d'un jeune corps mais refrénant ses instincts pour n'en approcher que l'âme, se sentant à l'aise aussi bien chez les riches Callias ou Agathon que dans l'échoppe des plus humbles artisans, homme de profonde méditation qui ne s'isolait jamais dans un orgueil dédaigneux des autres, critique volontiers acerbe d'un régime aux lois duquel il ne voulut pas désobéir pour sauver sa vie, animé d'une piété fort singulière qui ne voulait point rompre les ponts avec la

(1) Ainsi Aristippe (cf. ci-dessous p. 261).

(2) L'adjectif *χρηστός*, qui signifie au propre « utile » ou « utilisable », désigne communément en attique dans l'expression *χρηστός ἀνὴρ* un brave homme, un homme de bien.

(3) PLAT., *Banq.*, 215 A : οὐ γὰρ τι ῥᾶδιον τὴν σὴν ἀτοπίαν... εὐπόρως καὶ ἐφεξῆς καταριθμησαί.

(4) PLAT., *ibid.*

dévotion traditionnelle d'Athènes, tel était l'homme incomparable dont ses disciples les plus intimes, même celui qui avait reçu du Ciel les dons les plus éclatants, ne pouvaient qu'appauvrir l'image en la schématisant. Quand on a le sentiment d'un tel foisonnement impossible à réduire à une unité qui ne serait que factice, peut-on, démunis comme nous le sommes pour le connaître, récuser des témoignages, directs et indirects, sous couleur de restituer, après tant de tentatives, le « vrai » Socrate, l'homme d'une doctrine aux arêtes bien tracées, qui serait la négation même de ce qu'il dut être ?

Ce n'était pas une des moindres conséquences de la mission dont Socrate se sentait investi qu'il devait, en délivrant les consciences de leur sommeil, leur donner la révélation de ce que singulièrement elles étaient au fond d'elles-mêmes. Si son message avait été autre chose qu'un message de clarté intérieure, s'il avait proposé à ceux qui l'écoutaient la révélation d'une doctrine à laquelle ils dussent adhérer, il aurait pu, en dépit des tendances propres à chacun de ses intimes, leur imposer une forme qui leur fût commune : au contraire, ne leur apportant qu'une méthode pour voir clair en eux-mêmes, il les incitait à suivre, d'une façon devenue consciente, leur ligne propre. Il était comme le révélateur qui dégageait les traits propres de chaque individualité : en partant de son exemple — mais un exemple qui se défendait d'avoir rien de normatif — ils prolongeaient dans des sens très divers l'impulsion initiale qui les avait libérés. Ils étaient nourris de sa substance, mais en avaient fait quelque chose de nouveau qui n'aurait pas été possible sans elle : ainsi Platon ou, dans des conditions que nous ne pouvons pas restituer, Eschine, Antisthène, Aristippe, pour ne citer que les plus importants.

Il ne faut pas oublier non plus que, parmi ces intimes, il y en avait beaucoup qui avaient subi des influences variées avant d'être venus à la « vie socratique » : les uns avaient été marqués par Héraclite, d'autres par les Éléates, et presque tous portaient l'empreinte de cette sophistique qui avait tant ébloui tous les esprits. Révélées à elles-mêmes, ces âmes différentes devaient prendre des routes différentes ; mais elles gardaient toujours quelque chose du foyer qui les avait illuminées. Assurément, si l'on croit que Socrate a enseigné une doctrine morale, il est naturel que l'on répugne à admettre que le philosophe ait pu à la fois inspirer aux uns un strict ascétisme et aux autres un hédonisme indulgent : mais il en va tout autrement si

on considère le problème sous l'angle que nous proposons. Nous voudrions citer un témoignage qui nous paraît d'autant plus probant qu'il émane d'un des meilleurs exégètes de Platon et qu'il ne cherche pas à prouver quelque chose : L. Robin, dans son édition du *Banquet* (1), a été amené par le texte même à faire les remarques suivantes : « Ce portrait combine de façon originale deux types du *Sage* : celui des Cyniques, tendu contre la souffrance ; celui des Cyrénaïques, qui cueille la jouissance quand elle vient, plus largement, il est vrai, que ne fait Socrate. » En réalité, Robin a vu avec beaucoup de finesse que le portrait qu'Alcibiade fait de Socrate dans le *Banquet* comporte des tendances opposées, qui vont *dans le sens* d'Aristippe et *dans le sens* d'Antisthène : il le constate mais, songeant aux futures écoles directement issues de Socrate, il y voit la « combinaison de deux types ». Je crois au contraire que Socrate est représenté dans ce portrait, avec toute la liberté qu'on voudra, mais sous des traits qui étaient également les siens. Tout le développement en fait foi : ce qui fait que le philosophe est déconcertant (ἄτοπος), c'est qu'il est également apte à des attitudes morales qui d'ordinaire s'excluent. L'indifférence bien connue de Socrate à l'égard des choses extérieures témoignait d'une fermeté d'âme singulière, mais celle-ci savait être souriante : Antisthène, avec son tempérament propre, a été surtout frappé par la « fermeté » (καρτερία) socratique, tandis que l'aimable Aristippe voyait dans le sage celui qui accepte le plaisir qui passe sans jamais se laisser dominer par lui, continuant ainsi, à sa façon, la « tempérance » (ἐγκράτεια) de Socrate. Si l'« étrange » Socrate n'avait pas, en premier lieu, concilié en lui-même tant de contraires et si, en second lieu, il n'avait pas voulu, loin de se les asservir, libérer les âmes et les rendre à elles-mêmes, les directions diverses prises par ceux qui, tous, avaient le sentiment de le continuer ne seraient même pas concevables.

(1) PLAT., *Banq.*, 220 A, p. 85, n. 4.

CHAPITRE II

VIE ET MORT DE SOCRATE

Si Socrate a exercé sur des hommes très différents une influence décisive, non par une doctrine, mais par le commerce de sa pensée et par son exemple, nous aurions besoin, pour lui plus que pour tout autre, de connaître ce que fut en réalité le fils de Sophronisque et de Phénarète au cours de son existence de soixante-dix ans. Des hommes appartenant à deux générations — celle d'Alcibiade et de Critias (nés vers 450) et celle de Platon, Aristippe, Xénophon (nés aux environs de 430) — ont été, non ses disciples (μαθηταί), mais ses intimes (συνόντες), ou ses amis (ἑταῖροι), et ont considéré comme le plus grand des biens la « vie socratique » (Σωκρατικὸς βίος) : or un destin contraire nous a privés de tout témoignage suivi sur ce que put être la vie de Socrate, sauf dans ses dernières années.

Nous pensons connaître la fin du philosophe par l'émouvante *Apologie* et par le noble *Phédon* de Platon : mais nous ne pouvons nous dissimuler que c'est là le témoignage d'un seul parmi les Socratiques — fût-il le plus grand — et que Platon a pris avec ses souvenirs toutes les libertés concédées à un genre littéraire. Il y a aussi dans différents dialogues de Platon appartenant à des périodes variées de sa longue existence des portraits de Socrate, qui souvent se rapportent à des temps où il ne le connaissait pas encore, et même un raccourci saisissant (1) — mais très libre — de l'évolution intérieure du philosophe. Nous possédons d'autre part, le Socrate des *Mémorables* (et peut être de l'*Apologie*) de Xénophon — Socrate très « quotidien », souvent monotone et médiocre. Cependant, leur part faite aux libertés du premier et aux insuffisances du second, nous pouvons du moins affirmer que nous avons des connaissances, qui sont loin d'être d'accord entre elles, sur le Socrate de la vieillesse. Mais à qui fera-

(1) PLAT., *Phéd.*, 96 sq.

t-on croire qu'un tempérament d'une si puissante originalité n'a fait que se répéter tout au long de son existence ? En soi, ce serait absurde, et particulièrement à propos d'un homme qui n'a jamais voulu fixer par écrit sa pensée ; de plus, cette absurdité deviendrait coupable, si nous traitions par le mépris le seul témoignage que nous possédions de Socrate quadragénaire, celui d'Aristophane dans les *Nuées* de 424. Il est trop facile de ne voir dans le Socrate des *Nuées* qu'une caricature grossière qui déforme son modèle au point de le rendre méconnaissable et d'affirmer que ce Socrate n'est qu'un portrait composite fait avec des traits différents empruntés à divers « physiciens » ou sophistes du temps. Pourquoi Aristophane aurait-il si bien observé l'attitude extérieure de Socrate que Platon lui-même le cite (1), alors qu'il se serait si grossièrement trompé sur son activité intellectuelle ? On a peine à croire que, même poussé par les nécessités du genre comique et aussi par la passion politique, ce même Aristophane auquel Platon prête, dans le *Banquet* (2), tant d'intelligence sous la cocasserie de l'invention, ait à ce point défiguré Socrate. Mais, sans sortir des comédies d'Aristophane, il faut bien remarquer que le Socrate des *Oiseaux* (414) et celui des *Grenouilles* (405) ne semble plus du tout être le Socrate des *Nuées*, c'est-à-dire un sophiste naturaliste, mais un philosophe qui s'occupe de questions morales ; on n'y fait plus allusion au « pensoir » (φροντιστήριον) des *Nuées*, ni à la merveilleuse habileté prêtée à Socrate de faire valoir le « discours injuste » au détriment du « discours juste ». C'est peut-être une pétition de principe que de penser que Socrate, en 423, était déjà le Socrate de 410 ou de 405.

En rejetant ainsi rigidement le peu que nous pouvons deviner, sinon de la jeunesse de Socrate, du moins de sa maturité, on se condamne à voir dans le philosophe un homme « né vieux, sans enfance », un « tempérament vieillot, beaucoup plus vieux que son temps », suivant les expressions de M. Tovar (3). Il est de fait que Platon et Xénophon ont surtout dépeint l'homme tel qu'ils l'ont connu, quand l'âge et une crise intérieure, sans parler des événements contemporains, ont amené ce puissant tempérament au détachement serein du *Phédon* : mais il faut aussi tenir compte d'autres images,

(1) PLAT., *Banq.*, 221 B.

(2) PLAT., *ibid.*, 189 A-193 D.

(3) A. TOVAR, *Socrate*, p. 92.

qui doivent être toujours présentes à notre esprit — des images que Platon et Xénophon rapportent à un Socrate qu'ils n'ont pas connu. Qu'on songe au feu du jeune Socrate, tel que Platon le restitue en imagination dans son *Parménide* ; qu'on songe au Socrate plus âgé du *Charmide* (1), ne dissimulant pas le trouble de ses sens devant la jeunesse en fleur du jeune homme dont le dialogue porte le nom ; qu'on songe enfin au déconcertant Silène du *Banquet*, qui cache de divins trésors sous une grossière apparence (2). On peut taxer d'exagération « cynique », et attribuer à l'influence d'Antisthène (qui lui, en raison de son âge, avait sans doute connu Socrate plus tôt que les autres) le plaisant portrait que Socrate fait de lui-même dans le *Banquet* (3) de Xénophon — ses yeux d'écrevisse aptes à saisir les images, ses narines retroussées largement ouvertes sur toutes les odeurs, ses lèvres charnues mieux faites pour le baiser qu'une bouche fine ; mais il est fortement soutenu par le portrait qu'Alcibiade fait de Socrate dans le *Banquet* de Platon, quand il nous le montre à la guerre « redressant fièrement l'encolure et jetant des regards obliques », défiant amis et ennemis lors de la débandade de Délion (4) (424). Un tempérament vigoureux, une grosse vitalité dans un corps sans beauté, un appétit insatiable de connaître, voilà ce qu'était sans doute Socrate dans la plénitude de son âge, au temps où Aristophane dénonçait en lui un « physicien » mécréant, un sophiste avocat naturel des plus mauvaises causes, un gueux qui dispensait un savoir saugrenu à quelques disciples hâves et efflanqués dans l'air confiné de son « Pensoir ».

Nous ne connaissons pas de façon très précise l'année de la naissance de Socrate, mais seulement par rapport à sa mort — que le retour de la trière sacrée de Délos a retardée d'un mois : Platon fait dire à Socrate dans son *Apologie* (5) qu'à l'âge de 70 ans passés il se trouve pour la première fois devant des juges, ce que confirme par ailleurs le témoignage du *Criton* (6). En tenant compte de divers facteurs d'incertitude, on peut placer la naissance du philosophe

(1) PLAT., *Charm.*, 155 D.

(2) PLAT., *Banq.*, 216 D.

(3) XÉN., *Banq.*, V, 5.

(4) PLAT., *Phéd.*, 58 B et XÉN., *Mém.*, IV, 8, 2.

(5) PLAT., *Ap.*, 17 B.

(6) PLAT., *Crit.*, 52 A.

en 470-469 ou en 469-468. Il était originaire du dème d'Alopèce ; son père, Sophroniscos, était sculpteur — si le terme n'est pas un peu flatteur en un temps où l'on ne distinguait guère la grande sculpture de celle de l'artisan — disons plutôt : marbrier. De ce père nous ne savons rien, si ce n'est qu'il était « le meilleur des hommes » (1) ; en revanche, les premières pages du *Théétète* (2) nous ont gardé quelques traits de sa mère Phénarète, qui était sage-femme. Il faut se la représenter comme une femme au maintien « noble et imposant », voire un peu farouche ; on peut penser que c'est d'elle que Socrate tenait son « regard de taureau ». Comme le métier paternel exigeait aussi de la force, Socrate a dû hériter des deux côtés une solide constitution qui s'accorde avec son endurance, son indifférence à l'égard des choses extérieures, son vigoureux appétit intellectuel, son tranquille courage devant le danger, son infatigable curiosité qui s'accompagnait de raillerie et de quelque goût pour la provocation (3).

Des traditions, dont Diogène Laërce se fait l'écho (4), gardaient le souvenir d'un temps — évidemment dans sa première jeunesse — où Socrate aurait lui-même exercé le métier paternel : on montrait, paraît-il, sur l'Acropole, un groupe de Charites voilées qui passaient pour être dues au ciseau de Socrate, ce que confirme d'ailleurs Pausanias (5). Mais des commérages, dus peut-être au dénigrement systématique de certains Péripatéticiens (Douris de Samos, Aristoxène), ont transformé ce métier d'artisan en condition servile : Criton aurait racheté le jeune tailleur de pierre, pour des raisons rien moins que désintéressées. Par ailleurs, Aristoxène soutenait sans ambages qu'il avait été l'« aimé » d'Archélaos en même temps que son disciple.

Comment ce fils de petites gens — qui pourtant avaient légué à leur fils assez d'aisance pour qu'il servît dans les hoplites et pût jouir de grands loisirs — parvint-il à se donner la vaste culture qui fut la sienne ? Pour le comprendre, il faut se représenter ce qu'était encore Athènes au milieu du ^ve siècle : une ville où le brassage civique

(1) PLAT., *Lachès*, 181 A.

(2) PLAT., *Théétète*, 149 A sq.

(3) C'est ce qu'exprime le mot ὑβριστής, dont se sert Alcibiade dans le *Banquet*, 221 E.

(4) D. L., V, 19.

(5) PAUSANIAS, *Descr.*, I, 22, 8 ; IX, 37, 7.

était constant et où l'enseignement, qui est pour nous avant tout livresque, était à peu près uniquement oral. Il n'y avait pas de barrières entre les classes, et un artisan (ou un fils d'artisan), pour peu qu'il eût de l'intelligence et le désir de s'instruire, n'était pas empêché par sa condition. Mais qu'on ne se figure pas pour autant Socrate comme une sorte d'autodidacte (l'expression souvent citée de Xénophon : ἀὐτοῦργος τῆς φιλοσοφίας n'a jamais eu cette valeur) : Socrate a eu des maîtres, directs ou indirects, peut-être Anaxagore, sans doute Archélaos. Il est assuré en tout cas que l'homme qui, de façon si constante et avec tant de vigueur, distingue ce qu'on a appris d'un maître qu'on peut citer de ce que l'on tire de son propre fonds, ne peut avoir été l'autodidacte, l'espèce de philosophe populaire que l'on a vu naguère en lui. Maier (1) a eu parfaitement raison de définir au contraire Socrate comme « un esprit complexe et entièrement moderne, qui se dresse au sommet de la culture attique et de la science grecque, si peu que nous sachions comment il y est parvenu ». Des traditions constantes chez les auteurs comiques (Mnésimaque, Callias, Téléclide) (2) affirment que Socrate aurait travaillé aux tragédies d'Euripide, de dix ans son aîné : même si on a voulu faire de Socrate le « nègre » du tragique, ce qui est fort peu vraisemblable, il n'en reste pas moins que ces histoires semblent témoigner de l'intérêt qu'il portait, du moins dans sa jeunesse, à des questions d'ordre littéraire : et l'on sait que, dans ses derniers jours et pour obéir au Dieu, Socrate se livra à quelques compositions littéraires appartenant à la « musique ». Les Anciens d'ailleurs citaient de lui le premier vers d'un péan à Apollon, et un distique assez médiocre (qui était le début de la fable ésopique qu'il avait mise en vers avec quelques autres) (3).

L'un des problèmes les plus difficiles que pose l'activité intellectuelle de Socrate dans sa jeunesse est de se faire quelque idée de son attitude personnelle en face des savants de son temps. Voulut-il, entre trente et quarante ans, être un sophiste à la manière de ces brillants étrangers, venus d'Asie, de Thrace, d'Élide ou de Sicile, qui éblouirent à Athènes la jeunesse ? Les plus grands noms de la sophis-

(1) H. MAIER, *Sokrates*, p. 294.

(2) D. L., II, 18.

(3) D. L., II, 42 : « Salut, Apollon Délien, et toi, Artémis, glorieux enfants... » et « Ésopé dit un jour aux habitants de la ville de Corinthe de ne pas juger la vertu d'après les lumières d'un tribunal... ».

tique ont été portés par des hommes qui étaient au plus les aînés de Socrate d'une quinzaine d'années : Gorgias de Leontinoi est né vers 483, Protagoras d'Abdère en 485 ; quant à Prodicos de Céos, élève du brillant Protagoras, qui fit à Athènes vers 440-430 un séjour fort remarqué, il avait à peu près l'âge de Socrate, ainsi qu'Hippias d'Élée, l'homme de la plus bruyante « polymathie ». Un homme jeune, comme Socrate l'était alors, devait être, de même que les gens de son âge, séduit par le prestige de ces figures internationales, et attiré par l'ivresse verbale qui permettait à la persuasion de faire triompher dans toutes les causes : mais on sait que ces sophistes vendaient fort cher leur enseignement et que, dans plus d'un dialogue de Platon, Socrate dit malicieusement que ses moyens ne lui permettaient pas de se payer des leçons de 50 mines. Il est probable que Socrate n'a pas dû connaître directement les grands sophistes et que c'est par une fiction commode que Platon le représente s'entretenant, dès sa jeunesse, presque sur un plan d'égalité, avec les sophistes les plus notoires.

Il semble que Socrate a surtout retenu, sinon de l'enseignement des sophistes, du moins du mouvement intellectuel que représente la sophistique, l'art de conduire un raisonnement de façon méthodique. L'outil dialectique, qui devait servir plus tard à Socrate pour atteindre, d'accord avec l'interlocuteur, ce qu'il tenait pour la vérité, et aussi une confiance illimitée dans l'intelligence humaine, lui viennent peut-être de la sophistique. Dans ces conditions, on s'explique que Socrate ait pu être considéré par les comiques comme une sorte de sophiste — non pas l'un de ces nobles étrangers que l'on voyait passer à Athènes, mais un citoyen connu de tous, figure à la fois originale et familière. Que Socrate se soit complu, lui aussi, dans une sorte d'ivresse verbale, aux « combats de langue » (1), est fort possible ; et le fait qu'Aristophane le représente comme l'homme du Raisonnement Injuste (*Ἄδικος Λόγος*), c'est-à-dire des tendances nouvelles, en face de l'éducation traditionnelle incarnée dans le Raisonnement Juste (*Δίκαιος Λόγος*), n'a rien qui puisse étonner, ni indigner, surtout chez un auteur comique. Les quelques fragments que nous avons des autres comiques (Cratinos, Eupolis, Diphilos) nous autorisent à penser que le Socrate de 425 pouvait être mis aux côtés des sophistes : aussi bien cinquante ans encore après la mort de Socrate, l'orateur

(1) AR., *Nuées*, 419.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SOCIÉTÉ

1967. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
ÉDIT. N° 29 092 IMPRIMÉ EN FRANCE IMP. N° 19 828

DEUXIÈME PARTIE

LES PETITS SOCIÉTAIRES

I. — Bédouin	1
II. — Aulic	2
III. — Aulic	3
IV. — Aulic	4
V. — Aulic	5
VI. — Aulic	6
Conclusion	7

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

